

DEUXIÈME PARTIE

D'un rythme à l'autre

Rythme nouveau

XX^e siècle.

Activité, hésitations, recherches. Le siècle a déjà dix ans. Les années vont vite.

1910-1914.

Une période trouble, pleine de pressentiments et de rumeurs tragiques.

1914 : la foudre.

Puis un temps d'arrêt.

Pourquoi la ville se serait-elle hâtée. Il demeurerait dans ses habitudes un fond patriarcal qui n'a jamais cessé de lui plaire. La raison sociale est connue. Elle reste attachée à ses habitudes et la clientèle est satisfaite. Elle s'apprête à créer de nouveaux établissements, mais sans fébrilité inutile. Elle prend son temps. Elle veut bénéficier de l'expérience d'autrui. Léopold II lui a fait violence. Il a démoli les vieux hangars, les remises et les greniers vétustes ; il a tracé des chemins et des canaux.

Elle a renâclé devant de telles initiatives en essayant bien un peu de mordre. Elle tient à un rythme tranquille, un rythme de vieille horloge au tic tac lent et grave.

Tout soudain, la voilà séparée du reste du monde par une barrière de fer. Les ateliers sont désertés, abandonnés à la poussière et à la rouille. Les enfants les plus industriels sont partis ; les soucis de la Cité les accompagnent. Elle se calfeutre dans son angoisse et sa tristesse. Le *feld grau* des uniformes allemands déteint. Il envahit les rues et les murailles comme une saumure. Elle suinte de la *Kommandatur*, des casernes de la place Dailly et du Petit-Château, du Palais de Justice, de tous les édifices où campe de la force armée. Bruxelles est gris d'un gris sale, même en été.

La vieille horloge est arrêtée. L'on s'est bercé longtemps de l'espoir qu'elle serait remise en marche au bout de quelques mois. Les années passent. Rythme exceptionnel. Il avait des langueurs énervantes, des accélérations brusques, des arrêts inexplicables.

En 1918, les survivants retrouveront Bruxelles à peu près comme ils l'ont laissé. Il y flotte un remugle surêt. La révolution des armées allemandes a causé quelques écornures. Les clenches des portes sont en sapin. Le bourgeois famélique a endossé des vêtements retournés et chaussé des souliers à semelles de bois ou de caoutchouc. Il traîne un peu partout des cigarettes, des douilles d'obus, des pastilles incendiaires. C'est tout ce que l'envahisseur laisse derrière lui avec quelques vêtements, des

baïonnettes, des casques, des jumelles que les fuyards ont bazardeés aux revendeurs.

Un coup d'enthousiasme sous le ciel maussade de novembre et il n'y paraîtra plus rien pour qui ne s'arrête pas au fond de mélancolie qui couvre les moellons et les pierres. Les herbes ont poussé sur les chantiers, la mousse est apparue dans les interstices des pavés.

Les digues sont rompues. Bruxelles n'aura jamais vu autant de monde. Dans le flot, la capitale halette comme un plongeur. C'est la joie ! Tant d'événements la sollicitent qu'elle en est tout étourdie. La fièvre ! Elle pavoise, elle chante, elle crie. Elle s'affaire. Drapeaux alliés en panoplie. Elle reprend le sens du bruit, de la musique, elle qui s'étonnait du canari et de l'amarante au col des officiers du Kayzer et du son acide des fifres. Dans le branle-bas de son bonheur, elle n'a pas fait attention : le rythme nouveau a fait son entrée par la rue de Flandre comme un coup de vent à travers une brèche.

1932. Elle a mis les bouchées doubles. Elle s'est adaptée. Elle s'est équipée. L'esprit y est-il ? C'est ce qu'il faudra voir. Il n'y avait pas une minute à perdre. Elle a jeté à la ferraille les métiers à main, les poulies et les cordes. Elle a renouvelé son matériel. Elle l'a relié au moteur contemporain à la dynamo qui tourne Dieu sait où ! Les courroies s'entrecroisent, les transmissions glissent. La vieille ville brabançonne s'est modernisée. Elle éclaire ses ogives à l'électricité, bouscule le passé quand il

faut pour faire face au présent, règle une circulation de capitale qui lui rappelle chaque jour la vitesse et vit. Son char, attelé à la *compound* du progrès, fait parfois figure hétéroclite, mais tel qu'il est, il tient le mouvement.

Antithèses. Elles ont eu leur vogue à Paris, à Londres, à Berlin, sur les écrans des cinémas, dans les journaux, les magazines.

Elles deviennent lieux communs. Voyons-les, toutefois, sous la lumière un peu embuée de notre ciel.

Un fiacre : un taxi.

Hier et aujourd'hui. Un bond dans le passé.

Tu erres dans les environs de la gare du Nord une après-midi d'été. Des fiacres au stationnement. Les cochers coiffés de leur chapeau haut-de-forme en toile cirée dorment. Dorment les rossinantes efflanquées. Hommes et bêtes baignent dans une odeur chaude de crottin. Une vigilante attelée de deux poneys, ruisselante de sonnailles et montée sur roues caoutchoutées, a passé tantôt. Les vieux cochers ont souri en se moquant, puis se sont laissé reprendre par une douce torpeur. La place est déserte. Un commissionnaire en blouse blanche, le bras orné d'une plaque de cuivre qui annonce sa profession et coiffé d'une casquette à visière vernie, fait les cent pas devant la gare du Nord.

Il y a combien d'années? Trente ans à peine! Et qu'est-ce dans la vie d'une ville?

Les comparaisons se succèdent tandis qu'un avion,

flambant sous le soleil, survole Saint-Michel. Clichés jumelés. Hier et autrefois, rues d'aujourd'hui, rues de naguère. Elles ont des clous au cœur et les moineaux s'y brisent le bec. Les piétons somnolents qui n'ont pas consenti à se presser reposent au cimetière. Les réverbères, ces croix manchotes, souvenirs des calvaires, succombent un à un dans leur lutte contre les lampadaires. On les retrouve abattus sur place, souvent. Les étalages ont abandonné glaces, rinceaux, moulures, et ces étalages discrets qui les faisaient ressembler à des alcôves. Ils se sont habitués à une élégance américaine et traquent sans pitié de leurs éclairages fracassants les pauvres vitrines ou brûlent un bec « auer ». Celui-ci se réfugie loin dans les faubourgs pour y mourir, lui que les villages même n'accueilleraient plus.

Valse. Jazz.

Quadrille. Black Bottom.

Allez, les cœurs, sur une mélodie qui se bat en deux temps! Les écrivains abusent un peu de ce pittoresque d'oppositions, mais qui empêchera les hommes de se souvenir et de prendre plaisir à se torturer? Les jeunes gens de quinze ans refusent de se placer en pensée à l'endroit où s'élève une boutique aux angles nets pour évoquer une bicoque qui lui a cédé la place. Ils n'en ont ni l'envie ni le temps. Leur tour viendra.

Ils se rendront compte de ce que c'est une particularité de la vue : l'objet se dédouble curieusement après l'âge de trente-cinq ans. Voici l'autobus, le monstre rugissant dont les freins grincent dans la descente du Coudenberg.

Dans son ombre apparaît l'omnibus attelé de quatre chevaux à la montée. Les tramways bruxellois à droite du boulevard inaugurent de nouvelles voitures. Les premiers trams, à traction animale, suivaient la gauche du boulevard de Waterloo. L'omnibus Porte de Hal-Bourse ne se mouvait pas sur rails. Au coin de la rue Watteu, une équipe de secours relayait les canassons fatigués. C'est à cet endroit même, lorsqu'elles eurent été électrisifiées, que les motrices s'arrêtaient encore avec une douce obstination.

Tais-toi, mon double cœur !

Psychologie des villes.

Pour la mieux comprendre, il faudrait avec une multitude de documents composer une bande cinématographique. Comparer ainsi, pour la seule joie, le Paris de François Villon à celui de Corneille, celui de Rastignac à celui des Rougon-Macquart, et, en se bornant, celui de Swann à celui de Paul Morand ou de Jean Giraudoux ! Comparer le Bruxelles de Teniers, de Brueghel à celui de Gendebien, le Bruxelles de Rops, de Camille Lemonnier, de Paul Janson ou d'Edmond Picard à celui du bourgmestre Max. Voilà un sujet de thèse à la fois littéraire, folklorique et sentimental pour qui le voudra et qui se sentira capable de le traiter. Il en vaut bien un autre. Les villes ont joui d'une faveur accrue, d'ailleurs, en ces dernières années. Elles ont enfin été aimées pour elles-mêmes. Apollinaire, Pierre Mac Orlan, Valéry Larbaud, Léon Daudet, Maurois ont

prospecté toutes les ressources pittoresques et émotives de Toulon, de Rouen, de Marseille, de Paris. C'est la manière nouvelle et discrète d'écrire des poèmes ou d'éditer ses mémoires. Mais n'est-il que Paris, que Marseille, que Toulon, que Rouen, pour nous émouvoir ? Ne serait-il que New-York et Londres pour te donner le sens de ce temps ?

Et Bruxelles, ta ville, la mienne ? Le rythme nouveau, crois-moi, y est perceptible et il revêt une forme qui lui est propre.

Appuyé sur la rambarde au-dessus des trépidations de l'entrepont, voici les machines. Elles enchaînent les détails d'une marche implacable. Les fins élémentaires agissent comme des bielles et s'entend leur va-et-vient profond et lourd. Travail, appétit, plaisir.

Dans quelques endroits du centre, gare du Nord, place de Brouckère, à la Bourse, ce va-et-vient se perçoit mieux. La poussière de comètes désaxées, promeneurs et flâneurs, qui l'enveloppe, obéit elle-même à des magnétismes lointains. La ville est un monde, un système planétaire. Il faut la regarder au moment où les lumières s'allument. Dis-moi si cela ne vaut pas une ville d'Allemagne ou de France ou une termitière ? Un dieu bizarre, invisible le jour, accroche sur les chaînes sans fin des serpentins colorés et des lumières. Comme un lutin, il se joue de la force grave et pesante des volants des roues, il bondit, il cabriole ; il paraît, il disparaît, il s'inscrit dans une parenthèse de néon, meurt, revit, déchaîne le vacarme, gouverne la publicité. La fantaisie joue, folâtre et légère, avec

l'automatisme massif. On dirait d'un géant grave turlupiné par un gnome.

Bruxelles a pris le ton, comme les autres. Il n'est plus le magasin d'antiquités éclairé au gaz, dont les cuivres brillants se reflètent sur le trottoir mouillé. La symphonie d'une ville peut s'y ouïr, authentique et vraie. Tu l'entends plus authentique et plus vraie que dans les poèmes que nous avons aimés. Whitman, criant son admiration sur l'impériale de l'omnibus dans Brooklyn, nous semble romantique, aussi romantique tantôt que Poniatowsky au bord de la Bérésina. Verhaeren raconte, en termes d'épopées, une naissance dont nous savons qu'elle est légende. Il est dans les villes que nous connaissons plus de grandeur tragique et moins de frénésie.

Au fond, la symphonie des villes relève de l'art nouveau, du cinéma plus que de la parole ou de l'écriture. Ruttman, King Widor, et le Hollandais solitaire, Jooris Ivens, laisseront quelques strophes vibrantes, véridiques de ce spectacle.

Il n'en est pas un des nôtres qui s'y soit essayé. C'est dommage. De Keukeleire, le cinéaste, ou tel autre de ses émules aurait pu nous donner la chanson de Bruxelles, sans fadaise et à un point de vue poétique et documentaire. Seul, un poète du terroir, par le jeu des alternances, en utilisant le coq-à-l'âne des images successives, l'insistance de certaines visions pourrait composer cette fresque vivante. C'est dosage délicat. Il s'agit de peser où le cosmopolitisme commence et où le régionalisme finit. Il ne s'agit pas de l'accent de Bruxelles. Il serait trop simple de

faire de Beulemans un roi des resquilleurs et de l'introduire, sur une musique folâtre, à la course des six jours. Il s'agit, sans rien omettre, de traduire les influences subtiles qui font que le Bruxellois, traîné les yeux bandés dans la voiture de Fantomas et abandonné dans un quartier lointain, reconnaîtrait qu'il est chez lui.

Cosmopolitisme et régionalisme, curieux mélange ; comment peuvent-ils s'équilibrer ? Fritz Lang, le cinéaste allemand (pensons à *Métropolis*), joue sur le mode pathétique de l'anticipation cruelle. Voilà, dans les buildings mécanisés, le sort qui guette les pauvres humains. Duhamel écrit le volume qu'annonce cette préface imagée. Il situa l'anticipation et la dénonce. Il nomme l'américanisme et, nouveau Siegfried, l'affronte comme une hydre. Lang et Duhamel exagèrent, s'ils craignent pour nous un sort pareil.

Pourquoi Bruxelles, pourquoi Paris ne sont-ils pas gagnés par la mégalomanie américaine ? Parce qu'ils ne sont plus à chercher leur tradition et que le sens de la mesure s'impose à eux pour régner partout, dans la terre et dans l'air, et pour mille autres causes qui ne se transplantent pas.

Le signe de la Vitesse ? A n'envisager que la puissance du moteur, les chiffres du tachymètre, l'on se sent pris de vertige. Mais n'y a-t-il que la possibilité d'accélération ? Freinage, résistance de la matière, inertie. Il ne faut pas mésestimer l'obstacle ! Il a sa personnalité. Qui donc fera l'éloge de l'obstacle ?

D'un rythme à l'autre.

Les changements apparaissent dans toutes les parties du spectacle. Mais il faut en saisir avant tout le mouvement. Le promeneur lancé à la découverte de Bruxelles fait d'abord le tour d'un musée en suivant des galeries marquées de flèches. Visite aux vieilles maisons seigneuriales comme aux logis ancestraux du populaire. Une croix inscrite dans un cercle lui donne trois itinéraires au moins.

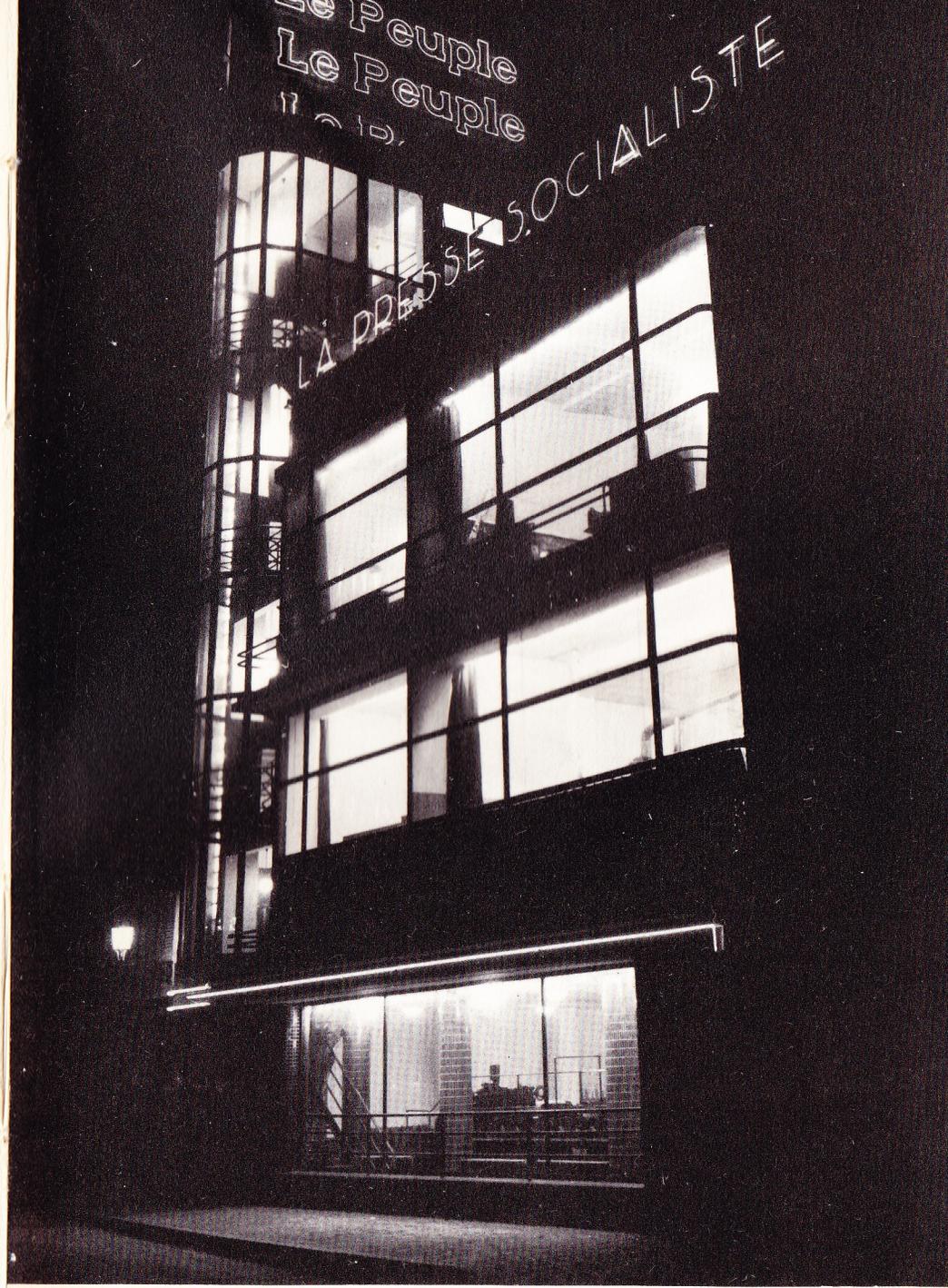
Pour saisir le modernisme sur le vif, avec ses réticences et ses particularités, il faut plus de prestesse, plus d'agilité, plus d'initiative. La ville qui se bâtit dans l'arroi quotidien procède, où, comme et quand elle le peut, par poussées sournoises et par à-coups imprévus. Déjà, le chaos s'harmonise et s'équilibre. Pour en recenser les éléments, il faut le pied alerte et l'œil exercé.

Le chœur traditionnel chante. Des voix étrangères s'élèvent. Elles détonnent. L'oreille s'habitue. L'unisson se rétablit et c'est un autre chœur qui chante.

Usines, écoles, habitations, salles d'expositions, de concerts, académies, hôpitaux. Le personnel s'est accru. Le prestige d'anciennes institutions a vieilli. Les faveurs se sont déplacées. C'est un nouveau Bruxelles qui se forme.

D'un rythme à l'autre.

Allons prendre le petit déjeuner au buffet de la gare du Nord. Les « pistolets » y sont croquants et frais. Y est agréable le branle-bas matinal. Laissons les consi-



UNE RÉALISATION MODERNE DES ARCHITECTES FERNAND ET MAXIME BRUNFAUT.

dérations sur le trafic aux journalistes, aux économistes, aux statisticiens. Ne considérons que l'embrayage, le débrayage de l'arbre qui anime tout cela. Cette locomotive, à la cheminée en faux col, ces wagons pullmans, ces voitures de luxe, ces roulottes claires, le mouvement, le brouhaha de la foule, les cris de la réclame dans les halls agrandis : c'est le rythme d'aujourd'hui. C'est peut-être même d'ici qu'il part pour se transmettre ailleurs.

Quant à celui d'hier, en y regardant bien, vous en verrez encore les traces. Mais souffrez que je ne m'attarde pas davantage. « A mon cœur poise », disait François Villon.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles